

# RÉINVENTER LE LANGAGE DU BONHEUR : SAGESSE À L'ANTIQUÉ ET EXPÉRIENCE DU SENTIMENT DANS *LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE*

« Toujours agitée, mais constante. » —Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*

À l'automne 1776, Jean-Jacques Rousseau commence à écrire ses *Rêveries du promeneur solitaire*, œuvre ultime formée de dix sections qu'il intitule « Promenade » et dont la mort interrompt la rédaction au printemps 1778. Dans ces pages qu'il envisage comme une suite de ses *Confessions*<sup>1</sup>, la question de l'affectivité et du sentiment est étroitement associée à celle du bonheur auquel peut prétendre un homme qui, au seuil du texte, déclare se retrouver « seul sur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de société que [lui]-même<sup>2</sup> ». En regard de cette « étrange position<sup>3</sup> », la réflexion que les *Rêveries* proposent sur le bonheur témoigne d'une attitude complexe, comme le montre cet extrait de la Deuxième promenade :

L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment et presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux.

---

1. Voir Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans : *Œuvres complètes*, t. I, *Les Confessions et autres textes autobiographiques*, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, 1959, Première promenade, *OC*, t. I, p. 1000 : « Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes *Confessions*. » Sauf mention contraire, toutes les références à Rousseau seront tirées de cette édition de référence en cinq tomes, publiée entre 1959 et 1995 (*OC*, suivi des numéros de tome et de page).

2. Première Promenade ; *OC*, t. I, p. 995.

3. *Id.*

Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes et douces. Ces ravissements, ces extases que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainsi seul étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs : sans eux je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richesses comment en tenir un registre fidèle ? En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'est un état que son souvenir ramène, et qu'on cesseroit bientôt de connoître, en cessant tout à fait de le sentir<sup>4</sup>.

Ce passage requiert d'autant plus l'attention qu'il est emblématique à la fois de l'ensemble des *Rêveries* et, par-delà, du XVIII<sup>e</sup> siècle tout entier, du moins si l'on en croit Robert Mauzi qui, dans son grand ouvrage sur l'idée du bonheur, a justement rappelé à quel point cette notion suppose alors « la richesse disparate d'une pensée » que caractérise le plus souvent « un étrange amalgame, un syncrétisme où se mêlent et s'accordent tant bien que mal des thèmes incompatibles<sup>5</sup> ». De fait, ce texte met en cause un *bonheur paradoxal* qui, comme on le verra, se définit au sein d'un jeu de tensions multiples. Si le bonheur exige la solitude, il est toujours hanté par l'altérité ; si sa source est en soi-même, il ne cesse toutefois de dépendre de circonstances contingentes ; et si, enfin, il s'éprouve tout entier dans le sentiment, il s'agit pourtant d'un sentiment augmenté d'un caractère réfléchi ou, pour mieux dire, redoublé dans le souvenir que retrace l'écriture. Dans tous les cas, ces antinomies du bonheur – sur lesquelles nous reviendrons longuement plus loin – s'enracinent dans une marqueterie de références dont l'hétérogénéité est l'expression d'un dialogue tendu au sein duquel, comme nous souhaiterions d'abord le montrer, la philosophie morale des Anciens se réinvente en adoptant le langage, éminemment moderne, du sentiment.

---

4. Deuxième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1002-1003.

5. Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève/Paris, Slatkine Reprints, 1979, p. 19.

## D'UN EXERCICE DE DÉTACHEMENT STOÏCIEN À UNE « MORALE SENSITIVE »

L'extrait de la Deuxième Promenade qu'on vient de lire reproduit en abrégé ce dispositif. La première phrase affirme ainsi que « la source du vrai bonheur est en nous », puis assure « qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux ». Distinguer, comme le fait ici Rousseau, ce qui tient à soi de ce qui appartient aux autres ; en conclure ensuite que le bonheur exige à la fois une indifférence absolue envers tout ce qui dépend d'autrui et une totale indépendance acquise à la faveur d'un retrait en soi : toutes ces thèses, à l'évidence, se formulent dans le souvenir de la philosophie morale des Anciens. Par exemple, dans ses *Lettres à Lucilius* ou encore dans *La vie heureuse*, Sénèque déclarait déjà que « le sage se suffit à lui-même<sup>6</sup> », maxime célèbre qui associait le bonheur à un idéal de rapprochement de soi et d'« indifférence aux coups du sort<sup>7</sup> ». Dans les *Rêveries*, ce thème éminemment stoïcien de l'autosuffisance s'exprime partout dans ce même langage, que Rousseau semble parfois simplement traduire des Anciens. Par exemple, dans la Première promenade, on lit : « Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même. Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais<sup>8</sup>. » Or, dans *La constance du sage*, Sénèque écrivait déjà : le « sage [...] ne nourrit sa vie ni d'espérance ni de crainte », si bien que, « mortalité à part, il est semblable à la divinité », car il a su « divorcer avec les choses extérieures<sup>9</sup> ». Dans tous les cas, toutefois, cet impératif d'impassibilité est lui-même commandé par une certaine idée du bonheur, chaque fois conçu comme un état de tranquillité absolue auquel seuls permettent d'atteindre exercices de détachement et retour à soi-même. « L'objet de tes aspirations, écrit ainsi Sénèque à l'un de ses amis, est d'ailleurs une grande et noble chose, et bien près d'être divine, puisque c'est la stabilité », c'est-à-dire « cet équilibre de l'âme » que les « Grecs nomment [...] *euthymia* », ou ataraxie,

6. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, dans : *Entretiens, Lettres à Lucilius*, éd. Paul Veyne, Paris, Robert Laffont et Société d'Édition Les Belles Lettres, 1993, IX, 1, p. 617.

7. Sénèque, *La vie heureuse*, dans : *Entretiens, op. cit.*, IV, 5, p. 235.

8. Première Promenade ; *OC*, t. I, p. 999.

9. Sénèque, *La constance du sage*, dans : *Entretiens, op. cit.*, IX, 2, p. 324 ; VIII, 2, p. 323 ; et XIX, 3, p. 334.

et « moi [...] “tranquillité”<sup>10</sup> ». Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne compte plus les textes qui, dans le souvenir des Anciens, « célèbrent le bonheur comme un état de repos, une délicieuse immobilité de l'âme » – et, sur ce point, nous renvoyons à nouveau aux travaux de Robert Mauzi, citant tantôt Marmontel, pour qui le bonheur « est dans le silence des passions, dans l'équilibre et le repos », tantôt Mme de Choiseul qui, à son tour, le définit comme un « état tranquille, permanent, qui n'a ni transport ni éclats »<sup>11</sup>. Il en va évidemment de même chez Rousseau, qui donne du bonheur une idée où se trouvent partout associés impassibilité et paix, tranquillité et pur sentiment de l'existence. Jean Starobinski l'a fort bien relevé, en rappelant à quel point les *Rêveries* décrivent précisément cette « conversion décisive où la pensée pivote de l'extraversion douloureuse à l'introversion heureuse<sup>12</sup> », comme le donnait d'ailleurs à lire notre extrait de la Deuxième Promenade, où Rousseau écrit : « [J]e goûtois [...] ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes et douces. »

Pourtant, dans ce même passage, cet idéal d'ataraxie ne semble plus suffire. Le bonheur y est aussi fait, on l'a vu, de ces « ravissements », de « ces extases », bref, de ces « douces rêveries » qui supposent un état « qu'on cesseroit bientôt de connoître, en cessant tout à fait de le sentir ». Autrement dit, *Les Rêveries* cherchent également – et peut-être surtout – à repenser l'idéal antique de tranquillité et d'impassibilité dans le contexte propre à la philosophie des Lumières, dont l'anthropologie conçoit chaque individu avant tout comme un être *sensible*. C'est ce qu'illustrent notamment les pages les plus lumineuses des *Rêveries*, dans lesquelles le bonheur s'éprouve, se raconte et se revit tout à la fois, comme dans cette évocation du séjour à l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienné, que Rousseau décrit en ces termes dans la Cinquième Promenade :

Quand le soir approchoit je descendois des cimes de l'Isle et j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque azyle caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon

10. Sénèque, *La tranquillité de l'âme*, dans : *Entretiens*, op. cit., II, 3, p. 347.

11. Marmontel, *Contes moraux*, t. II, p. 35 et Mme de Choiseul, *Correspondance de Mme Du Deffand*, t. II, p. 242 ; cités par Robert Mauzi, *L'idée du bonheur*, op. cit., p. 125 et p. 126, n. 1.

12. Jean Starobinski, « Rêverie et transmutation », dans *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 415-429, et p. 424 pour la citation.

ame toute autre agitation la plongeioient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relache mon oreille et mes yeux suppléioient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi et suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser<sup>13</sup>.

À la lecture de ce texte, avec ce « bruit des vagues » et cette douce « agitation de l'eau », on s'aperçoit à quel point la recherche du bonheur ne saurait faire l'économie de l'expérience sensible, voire de l'enchantement presque organique que celle-ci procure. À la philosophie morale des Anciens, centrée sur la figure d'un sage impassible, se substitue ainsi ce que Rousseau appelle ailleurs une « *morale sensitive* », attentive à montrer en quoi nos « diverses manieres d'être » dépendent toujours « de l'impression antérieure des objets extérieurs<sup>14</sup> ». C'est que « [l]es climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre ame par conséquent<sup>15</sup> ». Dans ce contexte, l'impassibilité absolue est, on s'en aperçoit, impossible : même lorsqu'on a résolu de se détacher entièrement du monde, notre âme reste nécessairement « active, elle produit encor des sentimens, des pensées<sup>16</sup> », comme l'observe à nouveau Rousseau dans la Première Promenade.

Aussi l'antique idéal d'ataraxie doit-il être refondé, de manière à concilier l'aspiration à la tranquillité avec un principe naturel d'activité et de mouvement, comme le fait, par exemple, la définition que donne l'*Encyclopédie* du bonheur, désormais conçu comme « un état tranquille semé çà et là de quelques plaisirs qui en égaient le fond » et qui agitent le cœur « par de douces secousses » et « des mouvemens délicieux<sup>17</sup> ». Rousseau prolonge assurément cette attitude si caractéristique de la pensée moderne ; toutefois, aux douces secousses des plaisirs qu'évoquent les philosophes dans l'*Encyclopédie*, il oppose les rêveries d'un solitaire s'abandonnant aux délices qu'inspire le spectacle de la nature. La nature seule, en effet, est susceptible de réguler les mouvements trop vifs qui

13. Cinquième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1045.

14. *Les Confessions*, Livre IX ; *OC*, t. I, p. 409.

15. *Id.*

16. Première Promenade ; *OC*, t. I, p. 1000.

17. *Encyclopédie*, article « BONHEUR » ; cité par Robert Mauzi, *L'idée du bonheur*, *op. cit.*, p. 129 et p. 130, n. 1.

troublent le cœur et l'esprit, en leur conférant le rythme apaisant du flux et du reflux des eaux d'un beau lac, aussi éloigné d'un état de tranquillité absolu que d'une agitation dangereuse. Pour atteindre le bonheur, comme le suggère encore Rousseau quelques pages plus loin, il ne faut

[...] ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement la vie n'est qu'une letargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille ; en nous rappelant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, et nous arrache d'au dedans de nous pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune et des hommes et nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort<sup>18</sup>.

À égale distance d'un « repos absolu », qui est étranger à la vie, et d'une agitation turbulente, indissociable du trouble, le bonheur s'éprouve donc en soi-même, mais à la faveur de ces mouvements uniformes et modérés, de ces rythmes réguliers et pacifiants que procure le sentiment de la nature.

C'est précisément cette expérience dont la rêverie devient, en tant que nouveau genre littéraire, l'expression par excellence. Le rapport sensible à la nature y est alors célébré dans la calme abondance d'une prose attentive à peindre sensations et sentiments, comme le montre si bien cette vaste période dont les quatre membres rythment avec douceur l'évocation des couleurs, des odeurs et des murmures dont le souvenir radieux éveille, chez l'écrivain, l'expérience retrouvée du bonheur :

En sortant d'une longue et douce rêverie, en me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux et laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline, j'assimilois à mes fictions tous ces aimables objets et me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même et à ce qui m'entourait, je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités ; tant tout concouroit également à me rendre chère la vie recueillie et solitaire que je menois dans ce beau séjour<sup>19</sup>.

---

18. Cinquième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1047.

19. *Ibid.*, p. 1048.

Tel est, à vrai dire, le seul véritable repos auquel peut aspirer un être sensible, bonheur autarcique où l'antique idéal d'ataraxie se réinvente en adoptant le langage du sentiment, mais également bonheur paradoxal, comme nous allons bientôt le voir.

## LES ANTINOMIES DU BONHEUR

De fait, autour de ce thème de l'autarcie est institué tout un dispositif qui, en le *dialectisant*<sup>20</sup>, lui confère un caractère irréductible à l'idéal antique. De même, il apparaît au fil du texte que le bonheur pourrait être moins dans l'expérience immédiate du sentiment de l'existence que dans sa saisie réflexive.

Sur cette première question, celle de l'autarcie du sage, il convient de noter qu'à plusieurs reprises, Rousseau la présente dans un triple rapport qui illustre son caractère, pour ainsi dire, d'idéalité. Entendons ici par idéalité le fait que sa *définition* ne correspond pas, *stricto sensu*, à la manière dont elle s'actualise dans l'existence. À tout prendre, *Les rêveries* confèrent même au bonheur le caractère d'une contradiction performative : ce qui lui donne son être est précisément ce dont il prétend être la négation ; mais voyons un à un les termes de ce triple rapport.

Il y a d'abord ce fait troublant – et qui détonne par rapport à ce à quoi la philosophie nous a habitués – que, loin d'attribuer à la philosophie elle-même le pouvoir de statuer sur la source du vrai bonheur, Rousseau revient constamment dans *Les Rêveries* sur l'idée qu'il la découvre au terme de l'épreuve du rejet, à tel point qu'il lui arrive même de souligner la *dette* qu'il a contractée envers ceux qui complotent contre lui : on se souviendra que les « ravissements » et « extases » évoqués dans la citation mise en ouverture, Rousseau dit qu'il les devait à ses « persécuteurs »<sup>21</sup>.

20. Nous empruntons le terme à R. Dérathé, « La dialectique du bonheur chez Jean-Jacques Rousseau », *Revue de théologie et de philosophie*, 3e série, vol. II, n° 2, 1952, p. 81-96.

21. Deuxième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1003. Voir aussi, dans la Troisième Promenade : « [E]n me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois su faire moi-même » (*OC*, t. I, p. 1015) ; et, plus loin, dans la Huitième Promenade : « [C]ette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis [...]. En me

Évidemment, l'enjeu ici n'est pas tant que le pouvoir de la philosophie soit mis en danger, mais plutôt le fait que l'atteinte du bonheur apparaisse, en quelque sorte, appartenir davantage au *régime de la contingence* qu'à celui de la volonté éclairée — que la lumière soit celle de la raison ou du sentiment. Rousseau, contrairement aux sages de l'Antiquité que son texte invoque pourtant, doit son bonheur aux circonstances de sa vie plus qu'à la culture de sa raison, c'est-à-dire, il faut le souligner, à *ce qui ne dépend pas de lui*. À deux titres au moins, il prend ainsi ses distances par rapport à son modèle : d'abord, en ne faisant pas découler le bonheur d'un état cognitif<sup>22</sup> ; puis, en ne le considérant pas comme le résultat d'une détermination de la volonté.

Au regard de la dimension cognitive, on constate tout au long du texte que Rousseau ne présente jamais l'accès au bonheur comme soumis à la condition d'adhérer à une certaine conception de l'ordre des choses, comme c'était le cas chez les Anciens. Le bonheur n'est pas conquis à la faveur d'une certaine compréhension, par exemple, de la nécessité à l'œuvre dans la nature (stoïcisme, épicurisme) ou du caractère insaisissable du réel (scepticisme). S'il tient à une forme de résignation à l'ordre nécessaire, ce n'est pas en tant que cet ordre est *compris*, mais *regardé*<sup>23</sup>. Il faut, en quelque sorte, persuader la raison d'acquiescer à cette idée en dehors de toute garantie épistémique. Le divorce du bonheur et de la vérité est ainsi consommé.

---

rendant insensible à l'adversité ils m'ont fait plus de bien que s'ils m'eussent épargné ses atteintes » (*OC*, t. I, p. 1081).

22. Ainsi, par exemple, dans la Quatrième Promenade : « Les choses qu'il importe à un homme de savoir et dont la connoissance est nécessaire à son bonheur ne sont peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles soient elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par tout où il le trouve, et dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne » (*OC*, t. I, p. 1026).

23. Dans la Huitième Promenade : « Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus et inexplicables devoient être nuls pour moi. Que je devois regarder tous les détails de ma destinée comme autant d'actes d'une pure fatalité où je ne devois supposer ni direction, ni intention, ni cause morale, qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner et sans regimber, parce que cela étoit inutile » (*OC*, t. I, p. 1079).

Quant au rôle que joue la volonté, il en va de même. La nécessité de l'ordre des choses étant posée, le cœur peut toujours « murmurer » contre lui, car il s'y trouve encore de l'amour-propre. Mais, de manière tout à fait significative, la victoire sur l'amour-propre est l'objet d'une narration qui fait l'économie de tout effort d'un sujet pour se maîtriser. C'est au terme d'une histoire dont l'amour-propre est lui-même le sujet qu'on assiste à son repli, sous la seule action des événements :

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre, mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde et surtout quand je fus auteur ; j'en avois peut être encor moins qu'un autre mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai receues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il commença par se révolter contre l'injustice mais il a fini par la dédaigner. En se repliant sur mon ame et en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons et aux préférences il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors redevenant amour de moi même il est rentré dans l'ordre de la nature et m'a délivré du joug de l'opinion<sup>24</sup>.

De fait, sous le coup d'une illusion de maîtrise de soi, comme le rappelle toujours la Huitième Promenade, tant qu'il n'a pas eu conscience du complot s'ourdissant contre lui, Rousseau vivait dans le monde et s'y répandait, « [h]eureux en apparence<sup>25</sup> », sans toutefois jamais y trouver le repos. C'est donc par un repos *forcé* qu'il a trouvé ce qu'il cherchait ; et il admettra même qu'il lui est arrivé de souhaiter qu'on lui en impose les conditions :

Dans les pressentimens qui m'inquiétoient j'aurois voulu qu'on m'eut fait de cet azile une prison perpétuelle, qu'on m'y eut confiné pour toute ma vie, et qu'en m'otant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eut interdit toute espèce de communication avec la terre ferme de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisoit dans le monde j'en eusse oublié l'existence et qu'on y eut oublié la mienne aussi<sup>26</sup>.

---

24. Huitième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1079.

25. *Ibid.*, p. 1075.

26. Cinquième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1041.

Cette espèce d'appel à une intervention extérieure permet de passer à un second plan, un plan suivant lequel l'autarcie solitaire se nourrit constamment de la présence d'autrui, pour autant que cette présence soit, pour ainsi dire, réglée par le jeu d'une indifférence réciproque. C'est que l'effet d'autrui est d'abord de m'arracher à moi-même en me rendant intéressé au regard qu'il porte sur moi. Il importe donc, dans un premier temps, de réduire à rien l'action d'autrui en la rendant aveugle :

Alors je commençai à me voir seul sur la terre et je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi que des êtres mécaniques qui n'agissoient que par impulsion et dont je ne pouvois calculer l'action des loix du mouvement. [...] L'homme sage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrive[nt] que les coups de l'aveugle nécessité n'a point ces agitations insensées<sup>27</sup>.

On aurait tort, cependant, de croire que ce retour à soi implique que le bonheur requiert un repli égoïste : il suppose au contraire un engagement constant envers autrui, mais un engagement ayant la forme du don pour éviter qu'il ne déchoie en obligation de reconnaissance. De ce point de vue, *Les Rêveries* multiplient les épisodes où Rousseau se réjouit de rendre heureux les êtres dont il est entouré, déplorant tout au plus les marques de reconnaissance qu'il reçoit et qui risquent toujours de raviver les prétentions de l'amour-propre<sup>28</sup>.

Enfin, non seulement le bonheur résulte d'une suite contingente d'événements et d'un rapport désintéressé à autrui, ce qui l'empêche de n'être que l'effet d'une résolution, mais, quand bien même il le serait, encore faut-il, pour l'atteindre, que certaines conditions environnementales soient réunies<sup>29</sup>. Et ce, en dépit de son caractère soi-disant

---

27. Huitième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1078.

28. On se souviendra de l'épisode qui ouvre la Sixième Promenade : « Les premières fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très bon cœur, et je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter et d'écouter son petit babil que je trouvois agréable. Ce plaisir devenu par degrés habitude se trouva je ne sais comment transformé dans une espèce de devoir dont je sentis bientôt la gêne ; surtout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter et dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeler souvent M. Rousseau pour montrer qu'il me connoissoit bien » (*OC*, t. I, p. 1049-1051).

29. Voir, à ce sujet, Jean-Louis Lecerle, « Le matérialisme du sage selon Rousseau », dans : Béatrice Fink et Gerhard Stenger (dir.), *Être matérialiste à*

autarcique ; ou, plutôt, précisément parce que, comme nous l'avons vu, l'ataraxie se pense désormais dans le registre de la sensibilité, c'est-à-dire dans la possibilité non de dominer le corps et ses passions depuis une intériorité purement rationnelle, mais au contraire de lui fournir les conditions matérielles extérieures propres à l'harmonisation de son activité. En un sens, le schéma antique est inversé : là où le sage grec se raidissait pour assurer la maîtrise de ses mouvements corporels, Rousseau trouve l'état du bonheur dans une forme d'abandon du corps à lui-même, de manière à limiter l'activité de l'âme<sup>30</sup>. De fait, *Les Rêveries* n'ont de cesse d'évoquer les épisodes malheureux de la vie de Rousseau, comme ceux où dominent l'inquiétude, l'amour-propre, l'espoir même, c'est-à-dire les moments où l'âme cesse d'habiter le corps au présent et se livre à des passions se nourrissant des débordements de l'imagination :

Depuis longtemps je ne craignois plus rien, mais j'espérois encore, et cet espoir tantôt bercé tantôt frustré étoit une prise par laquelle mille passions diverses ne cessoient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance et m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici bas. Dès lors je me suis résigné sans réserve et j'ai retrouvé la paix<sup>31</sup>.

Inversement, le bonheur sera donc associé à ce registre de la sensation qui favorise l'enroulement de l'âme autour de l'instant présent, comme celui que nous avons déjà décrit à propos de l'évocation du séjour à l'île de Saint-Pierre et au sujet duquel Rousseau écrit également :

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de

---

*l'âge des lumières. Hommage offert à Roland Desné*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 175-185.

30. Voir, sur cette question, Pierre Saint-Amand, *The Pursuit of Laziness. An Idle Interpretation of the Enlightenment*, trad. J. Curtiss Gage, Princeton et Oxford, Princeton University Press, 2011, p. 65-75.

31. Première Promenade ; *OC*, t. I, p. 997.

notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir toute entier[e] ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux<sup>32</sup>.

Or, cet état, qu'on ne s'y trompe pas, est d'abord un état du corps qui se répercute sur l'âme, c'est-à-dire un état que l'âme ne peut susciter de plein gré :

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les âmes ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans<sup>33</sup>.

Il revient donc à qui veut être heureux de trouver une manière de se procurer les sensations propres à susciter l'état recherché, ou simplement d'attendre de la contingence des événements qu'elle les procure.

Tel est donc le paradoxe du bonheur sensible, qui est un état d'autarcie, pour ainsi dire, *fictif*, au sens où il relève d'un concours de circonstances ayant rendu possible de n'entretenir que des rapports désintéressés à autrui et de jouir des conditions permettant de donner au corps les expériences requises pour que l'âme trouve son assiette.

## CONCLUSION

Ainsi, le dispositif décrit par Rousseau n'est pas celui d'une acquisition graduelle de sagesse menant à la maîtrise de passions dérégées, mais bien celui d'une remémoration des circonstances ayant été l'occasion de moments heureux, remémoration qui, en fin de compte, apparaît comme l'élément-clé du bonheur<sup>34</sup>. De fait, si tant est que tous les moments de bonheur passés découlent de l'agencement fortuit du cours des choses produisant un sentiment somme toute fictif d'autosuffisance, il demeure qu'il est toujours du ressort de la mémoire de s'y rapporter

---

32. Cinquième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1046.

33. *Ibid.*, p. 1047.

34. Sur l'importance du dispositif de la mémoire chez Rousseau, voir Martin McCallum, « Eyes Turning Towards the Light : Nostalgic Memory and Nascent Community in Rousseau's *Émile* », *History of Political Thought*, vol. XXXVIII, n° 4, 2017, p. 681-711.

sur le mode d'une saine nostalgie. Leur souvenir les ramène et permet, assure Rousseau, de les décrire avec un « plaisir presque égal à celui [...] pris à [s']y livrer »<sup>35</sup>. Et lorsque fait défaut la mémoire, Rousseau admet qu'il use de son imagination pour combler les vides et embellir – sans jamais pour autant mentir<sup>36</sup>. Encore une fois, si tous les moments de bonheur passés résultent du jeu aléatoire des circonstances de notre vie, alors la félicité en elle-même est hors de portée de toute action volontaire, elle ne s'aperçoit jamais que sous la forme de moments fugitifs, que le flux continu du devenir et la méchanceté des hommes abolissent sans cesse. C'est alors à l'imagination de s'offrir comme un moyen de les pérenniser :

Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux azyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination, et d'y goûter durant quelques heures le même plaisir que si je l'habitois encor. Ce que j'y ferois de plus doux seroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite et monotone je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappent souvent à mes sens dans mes extases, et maintenant plus ma rêverie est profonde plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux et plus agréablement encore que quand j'y étois réellement<sup>37</sup>.

Et quand le corps vieillit au point que la force de l'imagination elle-même s'estompe, c'est l'écriture des *Rêveries* qui prend le relais,

---

35. Deuxième Promenade, *OC*, t. I, p. 1004.

36. Voir *ibid.*, Quatrième Promenade : « J'écrivois mes *Confessions* [...] de mémoire ; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits et j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplement de ces souvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie, et je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit qu'elles avoient du être, comme elles avoient été peut être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices ou pour m'arroger des vertus. » (*OC*, t. I, p. 1035-1036)

37. Cinquième Promenade ; *OC*, t. I, p. 1049.

comme cet herbier qui lui permet de se transporter dans les paysages désormais inaccessibles à ses sens<sup>38</sup>.

En ce sens, la rêverie est ce par quoi l'extase fugace est ressaisie par l'action de la mémoire et constituée en bonheur durable. Pour tout dire, le bonheur est toujours souvenir d'un bonheur passé ; ou encore, pour le dire avec l'élégance de Jean Starobinski : « Appeler si intensément la paix, la transparence, le repos, c'est vouer l'être à l'effort infini de la pacification, au mouvement infatigable vers l'impossible non-mouvement : la passion de l'immuable exige le perpétuel recommencement de la rêverie.<sup>39</sup> »

Marc André Bernier et Mitia Rioux-Beaulne

---

38. Voir *ibid.*, Septième promenade : « Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations qui me les fait recommencer avec un nouveau charme et produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux. » (*OC*, t. I, p. 1073)

39. Jean Starobinski, « Rêverie et transmutation », dans *Jean-Jacques Rousseau, op. cit.*, p. 429.